

Mgr Jean-Léon-Olivier Maurault, p.s.s.

Volume 36, numéro 3, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1968). Mgr Jean-Léon-Olivier Maurault, p.s.s. *Assurances*, 36(3), 237–239.

<https://doi.org/10.7202/1103644ar>

Mgr Jean-Léon-Olivier Maurault, p.s.s.

Monseigneur Olivier Maurault est décédé. Avec lui disparaît un homme qui a aimé les lettres, les arts, les écrivains et les artistes. Il les a aimés, mais il en a aussi parlé longuement dans ses écrits. Il s'est intéressé à leurs œuvres et il s'est mêlé à leur existence, à une époque où bien peu de gens se préoccupaient de la vie des arts. Dans le grand salon du presbytère de Notre-Dame où il a été exposé, on a eu la très bonne idée de mettre dans une vitrine à côté du cercueil, ses livres et quelques-uns des articles qu'il a donnés au "Cahier des Dix", dont il s'est si longtemps occupé, avec la tenacité des gens pour qui durer est une réalité. C'était peut-être le plus bel hommage qu'on pût lui rendre que de mettre à côté de l'homme les fruits de son esprit, dans un cadre qu'il a aimé. Pour lui, en effet, la Paroisse a été longtemps toute sa vie. Commencée à Saint-Jacques, sa carrière de prêtre trouva son couronnement dans cette église Notre-Dame, qui a joué longtemps un rôle catalytique de premier plan à Montréal. Place d'Armes, elle a encore sa fonction — mais réduite — dans la vie de la Ville, face à ces mastodontes financiers que sont les grandes banques: B.C.N. logée dans un immense building, froid, coloré, magnifique de puissance comme tout ce qui est neuf, jeune. À côté, il y a aussi la B.M. au fronton grec et aux colonnes majestueuses, où loge la grande tradition bancaire qui a résisté à tous les coups du sort. Entre le presbytère où repose Monseigneur Maurault et les grands établissements financiers d'en face, il y a la statue de Maisonneuve, morceau de bravoure qui rappelle une époque à laquelle Monseigneur Maurault s'est beaucoup intéressé; comme historien, quand il a écrit sur M. de Queylus et M. Olier, sulpiciens élégants, diserts, épris de culture, mais aussi d'action, qui ont fait de Ville-Marie une colonie où l'on

vivait une existence dangereuse. Monseigneur Maurault était très attiré par l'histoire de Montréal et de son Ordre. Car il était sulpicien avant tout, avec tout ce que cela a voulu dire longtemps d'élégance de pensée et d'expression. À ce point de vue, il a exercé une influence sur les gens de ma génération, à l'École Polytechnique et à l'École des Hautes Études Commerciales d'abord, puis comme directeur du Collège Grasset, puis, plus tard, à l'Université de Montréal, comme recteur. À ce moment-là, les problèmes étaient nombreux. Ils n'étaient pas encore d'ordre social. Ils avaient davantage un caractère financier et politique, face à une incompréhension presque totale des milieux d'où venaient les moyens de vivre. Pendant toute cette époque, Monseigneur Maurault a lutté pour maintenir à la montagne, comme on disait, un standard d'initiative, de qualité et d'élégance de pensée, que des moyens minables rendaient bien aléatoire et bien difficile à réaliser. Lui tenait le coup, appuyé par son évêque, jusqu'au moment où un autre prit la relève. Ce fut alors pour Monseigneur Maurault une époque différente: celle de la réflexion, de l'œuvre écrite qui continue l'œuvre parlée, des voyages d'où il rapporte des notes qui, plus tard, paraissent en volume.¹ C'est dans le cadre du presbytère de la rue Notre-Dame qu'il continue d'écrire: bien curieux milieu, où des façades de trois époques se retrouvent avec derrière un jardin de province, comme on n'en voit plus. Tout cela était propice à une œuvre de l'esprit, où subsiste le souvenir d'un passé dur, lent à donner des œuvres, mais tenace et fécond. C'est à en fixer certaines étapes que s'est employé durant toute sa vie ce sulpicien aimable, très bien élevé, travailleur, fêru de la vie de l'esprit. De source bourgeoise, il s'est beaucoup intéressé à la jeunesse et lui a rendu service. Derrière

¹ Ses éditeurs sont en raccourci l'histoire de l'édition à Montréal. Certains ont disparu fauchés par la faillite ou la dureté des temps. D'autres sont encore là revivifiés, revigorés comme Fidès, Beauchemin, etc.

lui, on retrouve les traditions de politesse, de culture, de gentillesse d'un milieu aimable, raffiné. Pour le comprendre, il fallait être reçu à Saint-Sauveur, dans une villa où l'on vivait avec les oiseaux et, chez sa mère, dans une maison de la rue Jeanne-Mance, où régnait l'atmosphère qu'a décrite si plaisamment Robert de Roquebrune, autre écrivain délicat, charmant, disert. Dans certains de ses livres, il a parlé, entre autres choses, d'un quartier qui jouxait celui où l'abbé Maurault, du haut de la chaire, lisait des textes intéressants, à la mesure de sa culture et de sa foi. Le vicaire annonçait déjà le prélat qu'il a été plus tard. Avec lui disparaît un témoin d'une époque révolue, bien différente de ce que sera le Canada français de demain.

239

Monsieur Boleslaw Monic

Il est un autre homme dont j'aurais aimé faire l'éloge ici: Boleslaw Monic, si je ne l'avais trouvé dans la *Quarterly Letter* des compagnies Algemeene d'Amsterdam. J'y renvoie le lecteur curieux de la carrière de ce remarquable réassureur. Né dans la région polonaise de Russie, il vécut à l'étranger toute sa vie, par et pour la réassurance. Au début de sa carrière, on le trouve en Allemagne et en Autriche dans le milieu des assurances, remplissant des fonctions de plus en plus importantes. Puis, vient la guerre. Il quitte l'Assicurazioni Generali pour entrer dans les Forces libres polonaises en France. Plus tard, il va en Angleterre, où il passe le reste de sa vie, une fois qu'il sera entré dans le groupe des compagnies Algemeene.

M. Monic parlait couramment le français, l'anglais, l'allemand et, naturellement, le polonais. Il a écrit sur la réassurance dans toutes ces langues. Il était un exemple très intéressant de ces gens qui, exilés de leur pays par les événements ou par la guerre, se sont fait une situation enviable à l'extérieur par leur mérite, leur intelligence, leur esprit de travail et leur gentillesse. M. Monic avait ces qualités, qui faisaient de lui un homme disert, aimable, dévoué à ses affaires et à ses amis. Je me rappelle avec beaucoup de plaisir un déjeuner que nous eûmes ensemble à son club à Londres, où nous avons parlé de tout et de rien, mais de façon si agréable. Lui était souriant, chaleureux, très au courant de son métier et de la vie courante. Un des meilleurs témoignages lui a été rendu ainsi par un de ses amis anglais, M. J.A. Glover: "*The untimely death of Boleslaw Monic has left a gap in the London Reinsurance Market; but he has left a monument behind him in the solidity and success of the organisation which he was instrumental in the General Reinsurance Syndicate.*" Je ne puis que souscrire à ce jugement qui, dans sa simplicité, résume à la fois le travail opiniâtre de toute une vie et le rôle joué par M. Monic dans un des groupes de réassureurs les plus prestigieux et dans un des marchés les plus concurrentiels.